DOCUMENT RESUME

ED 175 270 FL 010 551

AUTHOR Oliver, Julien
TITLE Jim. L'historie de Jim Caron jeune homme racontee par lui-meme (Jim. The Story of Jim Caron as a Young Man Told by Himself).
INSTITUTION National Assessment and Dissemination Center for Bilingual Education, Fall River, Mass.
SPONS AGENCY Office of Education (DHEW), Washington, D.C.
PUB DATE 77
NOTE 51p.; Photographs will not reproduce well in microfiche or in paper copy
AVAILABLE FROM National Assessment and Dissemination Center, 49 Washington Ave., Cambridge, Massachusetts 02140 ($1.25, Audio Cassette at $1.50)
LANGUAGE French

EDRS PRICE MF01/PC03 Plus Postage.
DESCRIPTORS *Bilingual Education; Cultural Awareness; *Cultural Background; Cultural Education; Ethnicity; *French; Interviews; Language Instruction; *Oral History; *Reading Instruction; *Reading Materials
IDENTIFIERS *Franco Americans; Maine; New England; New Hampshire; Quebec

ABSTRACT

This illustrated account of an interview with Jim Caron, a 101 year-old Franco-American resident of New Hampshire, is intended for use in a bilingual education setting. The narrative is divided into ten chapters and is written in the style of the spoken French dialect of Quebec and New England. In addition to details on the long life of Jim it provides information on the cultural background of French-speaking residents of Maine and New Hampshire. A glossary is provided of expressions proper to these regions with standard French equivalents. A cassette transcription of the interview is also available. (AMH)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

ED175270

J I M

l'histoire de JIM CARON jeune homme

racontée par lui-même

(à 101 ans)

telle qu'interprétée par Julien Olivier

dessins de Suzanne Lefebvre

U.S. DEPARTMENT OF HEALTH, EDUCATION & WELFARE
NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION

THIS DOCUMENT HAS BEEN REPRODUCED EXACTLY AS RECEIVED FROM THE PERSON OR ORGANIZATION ORIGINATING IT. POINTS OF VIEW OR OPINIONS STATED DO NOT NECESSARILY REPRESENT OFFICIAL NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION POSITION OR POLICY

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

NMDC
Fall River, MA

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

FL010551

National Materials Development Center
French & Portuguese
168 South River Road, Bedford, N.H. 03102 • Telephone 603/668-7198

The activity which is the subject of this publication was supported in whole or part by the Office of Education, U.S. Department of Health, Education and Welfare. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the position or policy of the Office of Education, and no official endorsement by the Office of Education should be inferred.

The National Assessment and Dissemination Center for Bilingual Education is a special ESEA, Title VII project funded by the U.S. Office of Education through Lesley College, Cambridge, Mass. and the Fall River, Mass., Public School System.

This publication was developed and printed with funds provided by Title VII of the Elementary and Secondary Education Act of 1965, as amended.

1977

National Assessment and Dissemination Center ESEA, Title VII – Assessment: Lesley College, 9 Mellen Street, Cambridge, Mass. 02138 – Dissemination: 385 High Street, Fall River, Mass. 02720 – National Materials Development Center for French and Portuguese. 168 South River Road, Bedford, New Hampshire, 03102.

TABLE DES MATIERES

AVANT DE COMMENCER L'HISTOIRE.....1

1. Maman 5
2. Dans les bois 11
3. Au moulin 13
4. Belle-mère 19
5. Les chantiers et la drave 23
6. L'école dans le camp 29
7. Barnum and Bailey 31
8. Les chemins et les Cavanaughs 39
9. La brique de moulin 43
10. Ma jeunesse 47

MA VISITE AVEC JIM 51

LA LANGUE DE JIM 52

AVANT DE COMMENCER L'HISTOIRE

Je n'avais jamais parlé avec une personne de cent ans. C'est donc avec un mélange de gêne et de respect que je me suis approché de Jim Caron. Est-ce qu'on se comprendrait? Voudrait-il me parler de sa vie...?

On me fait passer au salon. La pièce est dans un clair-obscur. Du côté du mur, près de la fenêtre, il y a une chaise bourrée. L'homme assis là pourrait avoir soixante-dix ans.. certainement pas cent! Il se tient tout droit; il me regarde avec intérêt. La télévision est muette.

-«Hello... My name is Julien.»

-«Where you from, from Barrington?»

Il s'attendait à ma venue. Mme Kraus, la dame qui m'avait ouvert la porte et la mère de cette famille avec laquelle Jim vit depuis deux ans, lui avait parlé de ma visite. Il s'en souvient.

Il entend un peu dur, mais je me sens déjà plus à l'aise. Je répète mon nom, cette fois en français.

-«You French?» il me demande.

Lui aussi, il est à l'aise. On ne reprendra la conversation en anglais qu'après une heure et demie.

Pendant ces quelques brèves heures ensemble, il me parle de sa vie, et il fait un commentaire sur la politique contemporaine. (On est à deux mois des élections présidentielles, et l'inauguration du nouveau Président Carter avait eu lieu au début de cette même semaine.) Mais les souvenirs politiques de Jim

Caron s'étendent beaucoup plus loin... Il me promène dans le temps à travers tout le deuxième centenaire des Etats-Unis, d'un bout à l'autre de notre vaste continent. Mon imagination est saisie par une magie qui me transporte à une époque, des événements que je ne connais qu'à travers les livres.

En même temps, malgré mon enthousiasme à écouter l'histoire qui m'est racontée, je dois me préoccuper des instruments qui documentent l'entrevue: le magnétophone et l'appareil photographique. Jim, lui, ne s'en fait pas. Il porte vif intérêt à ces choses électroniques, mais même le flash ne semble pas le distraire du fil de sa pensée.

Dans toute la conversation il n'y a qu'un problème. Malheureusement, à cause d'un coup de soleil subi lorsqu'il avait 89 ans (il était resté trop longtemps en été à travailler au grand air!), Jim entend difficilement. Il le sait, et à plusieurs reprises il déplore le fait. Par conséquent je dois parler assez fort. (Au début ça me semble pas mal effronté.) Aussi, même s'il m'est possible de poser des questions générales comme: le cirque? les chevaux?... je ne peux pas poursuivre de nombreux détails qui compléteraient la narration.

Et c'est pour cela que je dis de cette histoire racontée par Jim: «interpretée par...» L'historien et le folkloriste professionnels m'en voudront peut-être, mais je voulais rendre la vie de Jim intéressante et accessible à tous, surtout aux jeunes qui, comme cette petite Debbie Kraus, voudront faire sa connaissance et partager son amour.

C'est pourquoi j'ai expliqué à ma façon comment certains événements ont pu se passer: le feu et la mort de sa maman, la rencontre du train de cirque, la décision de vendre ses chevaux... Peut-être qu'un jour Jim pourra raconter ces détails lui-même. Bien que la description de certains événements de la vie de Jim viennent parfois de mon imagination à moi, j'ai toutefois essayé d'écrire en partant du point de vue du narrateur et de la perspective de l'époque.

Le langage de Jim je l'ai aussi adapté. Tout en m'effor-

çant de garder son style, j'ai dû trouver un moyen de transcrire son histoire orale. Et cependant il y a des mots et des expressions qui font tellement partie de Jim et de sa culture franco-américaine qu'on ne peut pas les omettre. Ils sont signalés dans le texte par un astérix (*) et on en parle à la fin du livre.

Je ne veux pas dire que Jim Caron est incapable de raconter sa propre histoire. Au contraire. Et pour cette raison ce livret sera accompagné d'un ruban magnétique qui laissera la dernière et meilleure parole à Jim lui-même.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué leur temps et leurs talents à la publication de cette histoire. D'abord un gros merci à Jim Caron lui-même qui m'a fait cadeau en cette visite de sa sagesse et de son amitié, et à la famille de Leonard et de Donna Kraus qui m'ont ouvert leur foyer; merci aussi à Suzanne Lefebvre, à Bob Raiche, à Jeff Spring, à Lise Blais et à mes collègues du Centre National qui ont maintes fois écouté mes histoires et critiqué mon texte.

chapitre 1: MAMAN

Maman était grande. Maman était belle. Maman était bonne.

Maman est morte quand j'avais quatre ans. C'était au mois de février, quand l'hiver est interminable et la terre implore le retour du printemps comme un bébé pleure pour sa mère. Mon père travaillait dans les bois; il restait là pendant de longues semaines.

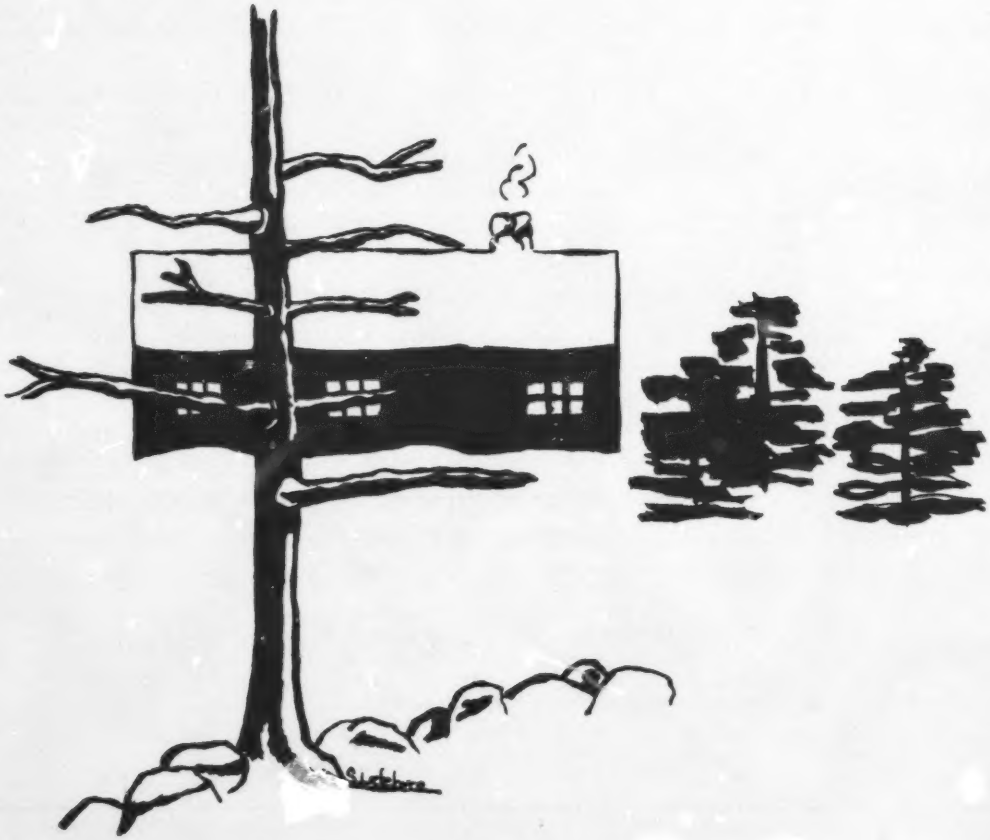
Ma mère avait eu un bébé, le cinquième de notre famille -- et son dernier. Ce petit frère était venu au monde le jour avant le feu fatal. Oh, ce n'est pas que

la maison a brûlé...

Ce feu a commencé dans la cheminée un jour qu'on chauffait très fort le poêle à bois. Dans la maison, la boucane* rentrait par le poêle et on étouffait. Dehors, les flammes se jetaient du tuyau en pierre et elles commençaient déjà à lécher le toit quand Maman s'est levée du lit où elle se reposait et elle a couru au grand air. Oh, il faisait donc froid ces jours-là, dans cette immense campagne où notre famille vivait isolée!

Notre maison était construite pièce sur pièce, comme on appelait les huttes d'habitants bâties avec des troncs d'arbres. Elle n'avait qu'un étage, et le toit n'était pas très élevé de la terre.

Tout de suite, maman prend la grosse pelle en bois et commence à pelleter de la neige sur le toit, jusqu'à la cheminée, pour étouffer le feu.



Dans ce temps-là, tu comprends, on ne pouvait pas appeler les pompiers pour venir à notre secours. D'abord, il n'y avait pas de téléphone, et surtout il n'y avait pas de pompiers! Alors, quelles misères poursuivaient une famille incendiée. Quand une maison prenait en feu, même si tout le monde en sortait sauf, souvent les mêmes gens périssaient au grand froid.

Ma mère savait ce qu'elle devait faire: agir tout de suite pour sauver notre maison du feu dévorant et pour tirer du péril de vie ses enfants. Et elle l'a fait!

La tâche finie, Maman, fatiguée et trempée de neige et de sueur, rentre près du poêle. Le bébé pleurait. Elle lui donne du lait. Mais en même temps elle essaie de se sécher là, près du feu.

Ce soir-là déjà, elle n'était pas bien. La fièvre, commencée l'après-midi, devenait plus violente le len-

demain malgré les soins que lui donnait Mé-mère.

Bien sûr, Maman avait besoin du médecin, mais le docteur vivait à trente-cinq milles de chez-nous.

Et c'est comme ça que ma mère nous a quittés. Tout à coup, il semble, elle n'était plus là, et nous n'avions plus de Maman. Je ne comprenais pas. Mais je savais que Maman était au ciel et qu'elle me verrait toujours.

Papa est revenu des bois et c'était fini.

On m'a dit plus tard que Maman avait eu une pleurisie.

Cela c'était au Canada. Et ça se passait en 1880. J'avais eu quatre ans au mois de janvier.

chapitre 2: DANS LES BOIS

J'étais bien fier à neuf ans: Papa m'a emmené avec lui dans les bois pour la première fois.

On travaillait toute la journée à couper les arbres et à les traîner sur la neige.

C'était difficile à neuf ans, faire ce gros travail d'homme. Mais mon père se fiait à moi, et moi, je travaillais fort.

Tout seul, je n'arrivais pas à rouler les grosses bûches, mais avec Papa, ça marchait...

On faisait quatre voyages par jour avec nos chevaux, à travers les bois, jusqu'à la rivière. Là, on jetait

ces gros troncs sur la glace. Quand le dégel arrivait, les bûches descendaient par elles-mêmes jusqu'à la scierie.

Et c'était là ma première expérience à conduire les chevaux.

J'ai aidé mon père comme ça pendant trois hivers: neuf ans, dix ans, onze ans. Et puis, on est parti de là.

chapitre 3: AU MOULIN *

J'avais onze ans quand on a quitté la campagne pour venir aux Etats-Unis.

Oh! que c'était un long voyage: la première fois que je montais en train... Il faut croire que ce fils d'habitant, qui n'avait jamais vu une grande ville, a vite oublié son pays, tellement il était attiré par toutes les nouveautés qui l'entouraient. C'était à Waterville, Maine, que mon père était venu établir sa famille. Et pour moi, c'était la plus grande ville au monde! Oh, en quelques années, j'en verrais de bien plus immenses. Mais, dans toute ma vie, aucune ville ne me fe-

rait impression comme Waterville à cette descente du train.

Ca n'a pas pris longtemps avant qu'on me mette à travailler au moulin. Tu penses peut-être que onze ans c'est jeune pour aller passer de longues journées dans l'usine de coton, tout comme les grandes personnes?

Eh bien, c'est comme ça que les choses se faisaient dans ce temps-là. Tout le monde, les parents comme les enfants, allaient travailler dans les filatures, et surtout le plus âgé des garçons comme moi!

La grosse sirène sonnait à cinq heures du matin. Il fallait se lever vite parce qu'à six heures on devait être à l'ouvrage. Et c'est là qu'on restait toute la journée jusqu'à six heures le soir!

On travaillait ainsi tous les jours de la semaine,

sauf le dimanche, toute l'année, hormis le Quatre Juillet et Noël.

Et pour ce travail-là, sais-tu combien je gagnais? Quarante-cinq cents... Pas quarante-cinq cents de l'heure, mais quarante-cinq cents par jour! Et chaque sous se rapportait à la maison; ma belle-mère en prenait charge.

J'ai travaillé fort dans ma vie -- dès le commencement.

Mais malgré tout, Waterville c'était du nouveau. Et pour moi, cette ville adoucissait les pénibles souvenirs qui m'avaient entouré dans notre maison en pièces, souvenirs de Maman. Oui, on était content d'avoir déménagé.

Mais je me sentais renfermé dans cette usine où je travaillais comme un petit diable. Cinq ans, j'ai

passés là. Après ça, j'en avais eu assez des moulins!

chapitre 4: BELLE-MERE

Deux ans après la mort de Maman, mon père s'est marié de nouveau. Je ne sais pas où il a trouvé son épouse, mais moi je ne l'ai jamais aimée.

Quand on est arrivé à Waterville, Papa n'avait pas encore d'ouvrage. Des fois, les pères mettaient tous leurs enfants à l'usine et ensuite ils flânaient eux-mêmes. Pas mon père! Il n'aimait pas les moulins, mais avant longtemps il s'était trouvé un travail avec le Maine Central Railroad.

Sur le chemin de fer, il pouvait encore ressentir cette grande liberté qu'il avait connue en campagne.

Mais cela voulait aussi dire qu'il était parti en voyage toute la semaine. C'est donc la belle-mère qui avait soin de nous.

J'ai pleuré bien des fois la mort de ma douce Maman. Non, ce n'est pas que la belle-mère nous battait. Mais elle savait comment s'y prendre pour nous faire mal.

Le matin, je partais pour le moulin sans apporter plus qu'une beurrée de pain pour mon repas du midi. C'est tout, rien d'autre. Et le soir c'était, la plupart du temps, de vieilles patates réchauffées qu'elle nous donnait à manger.

Mais je t'assure que ses propres enfants, mes demi-frères et soeurs ne mangeaient pas ces restants! Pour eux, il y avait toujours du lard sallé, un peu de croton* ou même, quelquefois, une orange.

A quinze ans, j'ai quitté mon foyer pour toujours.

chapitre 5: LES CHANTIERS ET LA DRAVE *

Je suis retourné dans les bois. J'étais jeune, j'étais fort. Je savais travailler.

D'abord on ne voulait pas de moi dans ce travail. J'ai dû parler au chef:

-«T'es* pas trop grand. Quel âge as-tu?» me demande-t-il.

Je me dresse aussi haut que je peux et je lui réponds:

-«J'ai quinze ans, Monsieur.»

Alors, il me dit que c'est trop jeune, que je ne pourrai jamais entrer dans le régime ardu des chan-

tiers.

Mais moi, je ne me laisse pas décourager:

-«Pardon, Monsieur, mais j'ai déjà travaillé dans les bois. J'ai fait trois hivers avec mon père.»

Alors il se moque presque de moi quand il me demande si j'avais bûché le bois. Quand je lui explique que j'avais conduit les chevaux, il me regarde d'un oeil intéressé:

-«Es-tu certain que tu sais conduire?»

Je fais signe que oui.

-«Eh bien, on vient juste de perdre notre meilleur charretier. Il s'est gravement blessé sous un tronc d'arbre et on ne sait pas s'il pourra nous revenir. On a besoin de quelqu'un pour le remplacer.»

Oh, il allait dire oui, je le savais. Pendant ces années à la filature, j'avais rêvé retourner au grand air.

Il ne pouvait pas dire non, ce géant boss devant moi.

-«Si tu veux essayer, viens. Mais si notre homme revient ou si tu ne peux pas faire un travail d'homme, c'est fini pour toé * icitte. * Tu comprends?»

Avant longtemps, j'avais deux chevaux dont j'étais responsable. Je les atelais le matin et je les faisais tirer les gros troncs d'arbre que les bûcherons avaient descendus. Quand on travaillait pour les petits moulins, nos hommes devaient couper ces troncs en morceaux de douze, de quatorze ou de seize pieds. Autrement, c'était toute la longueur qu'il me fallait traîner.

On travaillait comme ça tout l'hiver.

Et le printemps, on faisait la drave.

Ces arbres, on les avait jetés dans la Hollis Stream ou la Dead River. Maintenant il fallait les

faire descendre avec le courant jusqu'à l'usine qui les couperait et les mâcherait pour en faire du papier.

C'est comme ça que bien des hommes se cassaient une jambe ou, encore pire, qu'ils se noyaient. Mais moi, j'ai été bien chanceux. Je n'ai jamais eu d'accidents qui m'ont gravement blessé.

27

28

chapitre 6: L'ECOLE DANS LE CAMP

Je ne suis jamais allé à l'école.

Tu comprends qu'avec tous ces enfants dans la famille, et moi le plus vieux des garçons, il ne pouvait pas y avoir question d'apprendre à lire et à écrire sur les bancs d'école.

Mais j'ai quand même acquis des connaissances. D'abord j'ai commencé avec l'anglais. En arrivant à Waterville, je ne parlais que le français. Au moulin, là, il y avait du monde de partout. Alors si je voulais communiquer en dehors de mon groupe canadien, je devais savoir l'anglais. J'ai appris vite.

Bon, comme ça alors je parlais deux langues.

29

Mais j'ignorais toujours comment lire le journal ou même comment écrire mon nom. Alors je décide d'apprendre à lire et à écrire. Le soir, dans le camp, après ma journée dans les bois, je prends un petit livre français et je travaille là-dedans. Assis dans le coin, je trace les lettres et j'apprends tout seul. Les autres hommes rient de moi: ils disent que je perds mon temps. Mais le jour où je peux lire le journal et eux ne savent pas ce qui se passe dans le monde, c'est moi qui rie le dernier!

Après ça, à chaque mois j'écrivais à ma soeur ainée à Waterville. Et elle comprenait tout ce que je lui racontais.

Tout cela, c'était en français. Comme tu vois, asteur* je parle toujours bien l'anglais aussi, mais je n'ai jamais appris à lire ou à écrire cette langue.

chapitre 7: BARNUM AND BAILEY

Depuis neuf ans, je travaillais dans les chantiers. Ma position comme premier charretier était assurée. J'aimais mon travail, mais des fois je rêvais aux grandes villes lointaines.

Un printemps qu'on avait fait la drave, par un vendredi ensoleillé je me trouvais à Augusta -- ça c'est la capitale du Maine. Je rencontre un ami, Paul, et il me dit, tout excité:

-«Tu viens au cirque demain?»

-«Le cirque?» je lui demande. «Qu'est-ce que le cirque?»

31

-«T'u ne connais pas le cirque?» me répond-il. «Mais c'est la chose la plus intéressante qui se passe dans tout le Maine! Il y a toutes espèces d'animaux, des lions, des éléphants, des ours... Et à part de cela, des clowns, des acrobats... Et Barnum and Bailey c'est le plus grand cirque dans tout le monde!»

-«Y ont-tu* des jouaux?* » je lui demande.

-«Bien sûr» me répond Paul.

-«Alors, allons-y... Mais... je n'ai pas d'argent; le boss ne nous a pas encore payé pour la drave...»

-«Eh bien, du moins» dit Paul, «on va aller voir arriver le train. Y aura * une parade qui ira jusqu'au terrain où s'installe le cirque.»

Alors on se fait rendez-vous pour cinq heures le lendemain matin. Le cirque arrivait de bonne heure et il fallait se réveiller tôt pour ne rien manquer.

AUGUSTA
BARNUM
BAILEY

Samedi, on descend à la gare à temps pour voir entrer le train. Le voilà de loin! Maintenant la locomotive crie, la cloche sonne, la vapeur siffle, les freins grincent et le train vient s'arrêter devant nous.

Alors commence le déchargement. Les animaux beuglent, partout il y a des gens qui courent, qui crient, qui travaillent. Tout à coup, pardessus tout ce vacarme, un monsieur avec une voix de tonnerre annonce:

-«Nous avons besoin de jeunes hommes vaillants et forts! Venez nous aider à décharger le train et à monter les tentes pour le cirque.

«Pour votre travail, vous recevrez, gratuit, de Barnum and Bailey, un billet d'entrée pour voir le plus grand cirque dans tout le monde entier!»

Mon coeur battait fort. Oui, je pourrais voir

les choses merveilleuses sous la grande tente. Et cependant, ce n'était que les garçons qui travaillaient à monter le cirque. Ce n'était pas la place pour un homme. J'étais triste quand tout à coup le même monsieur reprend la parole:

-«Et s'il y a des hommes parmi vous qui savent atteler les chevaux, sachez qu'on a surtout besoin de vous. Pour ceux qui ont de l'expérience dans ce travail et qui viendront nous aider, on vous remettra, à vous, deux billets d'entrée...»

Mais voilà qu'il parlait de mon métier.

On m'a engagé tout de suite, sans savoir que moi j'avais déjà conçu d'autres plans: j'avais décidé d'abandonner les bois et de voyager avec le cirque.

Et c'est ainsi que commença une carrière qui durerait quatre ans et demie.

Pendant ces années avec Barnum and Bailey, j'ai voyagé d'un bord à l'autre de ce grand continent qu'est le nôtre ainsi qu'au pays de ma jeunesse, le Canada. J'ai visité toutes les grandes villes et de petites villes aussi: Boston avec tous ses monuments historiques, New York avec ses gratte-ciel, St. Louis sur la Mississippi, San Francisco sur la Pacifique, Montréal avec sa coline Mont Royal, Québec avec son Château Frontenac...

En été, on se rendait en Floride où il faisait chaud. Finis les hivers de froid et de neige.

J'ai toujours fait mon métier de charretier avec le cirque. Mais ici, des fois il y avait non seulement deux mais quatre, six ou même huit chevaux à atteler. On travaillait le matin à décharger le train et à tout apporter au terrain de cirque. L'après-midi,

quand les autres ouvriers dormaient, moi je mettais une selle sur mon cheval favori et j'allais visiter la ville. Et le soir, bien souvent, on dormait sur le train, en route pour une autre ville.

Mais après quatre ans, j'en avais eu assez de voyages. On est arrivé en plein été à Manchester, New Hampshire. Là, je suis descendu du train à cirque pour la dernière fois et j'ai dit adieu à Barnum and Bailey.

37

chapitre 8: LES CHEMINS ET LES CAVANAUGHS

Juste parce que je laissais le cirque, ce n'était pas une raison pour abandonner ma profession -- du moins pas encore: j'étais toujours charretier.

A Manchester il se faisait beaucoup de construction au tournant du siècle. Les usines et les maisons s'étendaient de plus en plus loin, surtout le long de la rivière Merrimack.

Je m'étais sauvé un peu d'argent pendant mes années de voyage. Alors, avant longtemps je me suis trouvé deux bons chevaux pour atteler et une charrette solide. C'était des Cavanaughs, magnifiques

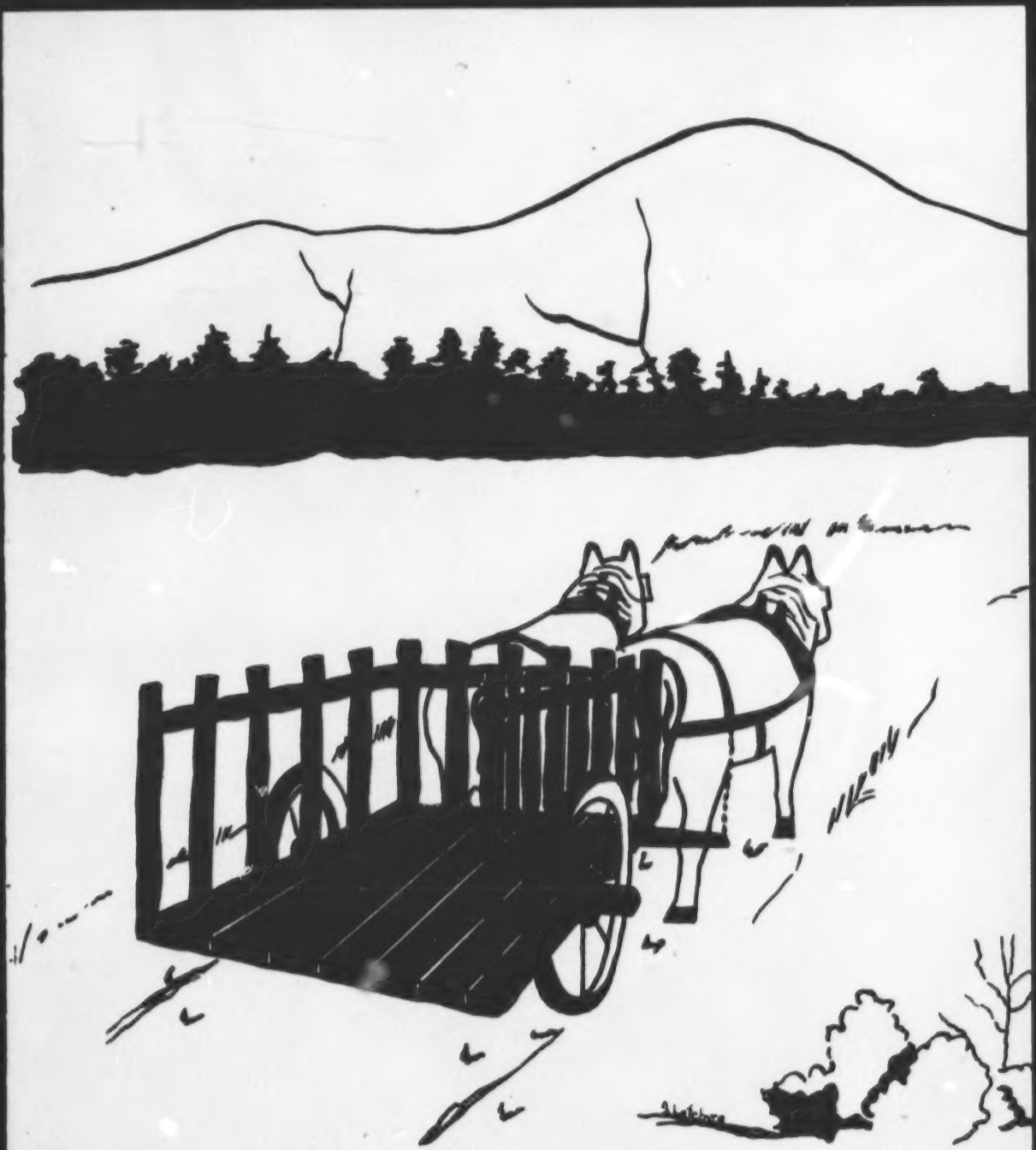
chevaux de travail. Et c'est comme ça que j'ai commencé à construire des routes pour la ville de Manchester. Je transportais de la gravelle avec mes deux bonnes bêtes, et les ouvriers l'étendaient.

J'ai oeuvré deux ans dans ce centre industriel, mais -- tu comprends bien -- je voulais voir encore du pays.

Un jour, j'ai attelé mes animaux et, ensemble, nous sommes partis vers le nord.

Comme ça un jour, j'ai vu pour la première fois ces piques majestueux qu'on appelle les Montagnes Blanches.

Là, les routes devenaient de plus en plus difficiles à construire à cause des grosses roches et du granit qui encombraient le chemin. Ce qu'il fallait ici, ce n'était pas des charretiers mais des hommes



hardis et sans aucune crainte qui feraient dynamiter le granit, des hommes qui ouvriraient les Montagnes Blanches aux charrettes et bientôt même aux voitures à essence.

Alors je regarde mes Cavanaughs; je leur explique que le temps est venu pour se séparer. Adieu! Et je trouve un homme qui me redonne pour mes chevaux et ma charrette tout l'argent que j'y avais mis deux ans auparavant.

J'ai donc appris à travailler la dynamite. Et je t'assure que ce travail-là était le plus dangereux que j'avais jamais entrepris. Pire que les bois, pire que la drave, pire que les chevaux et la gravelle.

Mais j'étais jeune et j'aimais travailler.

chapitre 9: LA BRIQUE DE MOULIN

Un jour, je redescendais le côté est du New Hampshire, faisant toujours mon nouveau travail avec la dynamite. J'arrive à une place nommée Gonic, petit village en dehors de Rochester. Cette dernière ville, sur la rivière Cocheco, était bien connue pour son usine de coton. Mais le village, lui, était aussi important: c'est là qu'on faisait des briques qui servaient à construire les grands moulins.

Alors, je me dis:

-«Jim, c't à* peu près l'temps*de t'aplomber*

un peu. Fais-toé un chez-vous icitte.»

Alors je laisse l'emploie de l'Etat (c'est l'Etat du New Hampshire qui construisait les routes) et je me mets à faire des briques.

Près de l'usine, il y avait un dortoir -- un peu comme les camps dans les bois -- où les hommes pouvaient se loger. J'ai passé mon premier soir là, et ç'en était assez. Il y avait trop de bruit et moi j'aimais dormir. Le lendemain j'ai pris une chambre à l'hôtel en ville.

A chaque jour je travaillais la glaise qui était cuite pour faire des briques. Et je voyais les trains partir, remplis de ce matériel. Je savais qu'ils iraient jusqu'à Dover, à Somersworth, à Berwick et ailleurs dans le Maine, aussi bien qu'au Massachu-

setts, et que mes briques rapparaîtraient dans les usines et dans les maisons des villes industrielles du Nord.

Et c'est comme ça, qu'après avoir été charretier et dynamiteur, je suis devenu faiseur de briques.

chapitre 10: MA JEUNESSE

Ce que je t'ai raconté là, ce n'est pas la fin de ma jeunesse. Du tout.

J'ai resté jeune tout le temps que j'ai travaillé. Et j'ai travaillé tous les jours sans manquer jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

C'était en 1964 et j'étais concierge d'une grande propriété à Alton Bay, sur le beau lac Winnepesaukee. J'ai pensé:

-«T'as* travaillé fort toute ta vie. Asteur repose-toé un peu.»

Alors j'ai pris ma retraite.

Quand j'ai célébré mes cent ans, le Président Ford m'a envoyé ses souhaits de bonne fête.

Mais si je me repose maintenant de mes travaux, ce n'est pas que ma vie est vide. Du tout!

Je vais en ville, à Rochester, quand il fait beau temps; j'aime bercer cette petite fille et parler aux deux jeunes hommes dans cette famille où j'habite; je regarde jouer les poissons dans cette cuvette et je caresse ce beau chat blanc que tu vois. Il s'appelle Snowhite.

J'aime aussi marcher à la grange pour regarder les animaux; l'été dernier j'ai vu naître huit petits cochons un beau matin.

Et j'aime parler avec des visiteurs comme toé. Tu reviendras me voir, eh?

Et avec ce mot, Jim remplit sa pipe d'un tabac fort, prend sa canne et vient me conduire jusqu'à la cuisine et il m'invite à revenir bientôt. On se dit bonjour, et je pars.

MA VISITE AVEC JIM

Jim Caron m'a raconté son histoire par un jour bien froid et ensoleillé, dans la maison en campagne où il vit depuis deux ans. Avant ça, il habitait seul, dans une petite chambre à Somersworth, New Hampshire. Maintenant, à Milton, encore au New Hampshire, il demeure avec une famille qui l'a adopté comme leur pé-père: la mère, le père, leurs deux fils et la petite fille que Jim aime tant, un chat et les animaux dans la grange.

Il est content avec eux.

C'était le 21 janvier 1977. Jim avait cent et un ans et quinze jours.

LA LANGUE DE JIM

La langue de Jim, c'est le français. Il se sert de mots et d'expressions qui sont propres aux régions où il a vécu: la Nouvelle Angleterre et le Québec. Son langage est un langage parlé. Dans l'histoire on a signalé ces mots d'un astérix (*) la première fois qu'ils paraissent dans le texte.

ON DIT...	*ON DIT AUSSI...*
page 3 ...la *boucane* rentrait par le poêle et on étouffait.	...la *fumée* rentrait par le poêle et on étouffait.
page 13 au *moulin*	à la *manufacture de textile*
page 20 Pour eux, il y avait toujours ...un peu de *croton*...	Pour eux, il y avait toujours ...un peu de *pâté de porc*...

page 23 la *drave*	le *flot de bûches*
T'es pas *trop* grand.	*Tu n'es* pas *bien* grand.
page 25 ...*boss*	ce ...*gérant*
Mais si notre homme revient ou si tu ne peux pas faire un travail d'homme, c'est fini pour *toé icitte*.	Mais si notre homme revient ou si tu ne peux pas faire un travail d'homme, c'est fini pour *toi ici*.
page 30 Comme tu vois, *asteur* je parle toujours bien l'anglais aussi, mais je n'ai jamais appris à lire ou à écrire cette langue.	Comme tu vois, *aujourd'hui (maintenant)* je parle toujours bien l'anglais aussi, mais je n'ai jamais appris à lire ou à écrire cette langue.

page 32 *Y ont-tu* des *jouaux*?

Y aura une parade qui ira jusqu'au terrain où s'installe le cirque.

Est-ce qu'ils ont des *chevaux*?

Il y aura une parade qui ira jusqu'au terrain où s'installe le cirque.

page 43 Jim, *c't à* peu près *l'temps* de *t'aplomber*.

Jim, *c'est à* peu près *le temps* de *t'établir*.

page 47 *T'as* travaillé fort toute ta vie.

Tu as travaillé fort toute ta vie.